

Les Journées du cinéma africain Retour d'Afrique

Yves Rousseau

Volume 6, numéro 4, mai-juillet 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34572ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rousseau, Y. (1987). Les Journées du cinéma africain : retour d'Afrique. *Ciné-Bulles*, 6(4), 38-39.

Yves Rousseau

Retour d'Afrique ■

Le cinéma africain cherche ses images, il filme des visages, opaques ou expressifs, des corps aux pieds nus, en contact avec la poussière. Le corps africain doit lutter pour émerger de la maladie, de la violence, de la sécheresse et même de son propre paysage. L'Afrique est un gigantesque concentré des grands problèmes mondiaux, un bouillon de cultures avec ses frontières souvent absurdes, ses centaines d'ethnies et de dialectes. L'Afrique est le berceau de l'être humain avec tout ce qu'il a d'admirable et d'ignoble.

Les problèmes sont à la taille du continent. Les écrans sont occupés par la production américaine (qui, c'est connu, a don d'ubiquité) mais aussi par les mélodrames indiens (Amitah Bashram est une superstar au Sénégal) et les films de karaté parachutés de Hong Kong.

À l'heure où l'idée est à la belle image, quelques Africains pensent en termes de cinéma. Les chromos touristiques d'**Out of Africa** sont loin, perdus quelque part dans un continent que je n'ai pas vu durant les Journées du cinéma africain. Ce n'était pas non plus l'Afrique du Téléjournal, qui se résume à famine, surpopulation, apartheid et quelques guerres locales téléguidées depuis les capitales du Nord. Ces thèmes médiatiques cèdent la place aux petites gens, aux familles et aux villages. C'est un cinéma de survie, fragile et



essentiel, à l'image des gens qu'il montre. Si l'écran grouille de vie, ce n'est pas seulement à cause de la densité de population, c'est aussi parce que cette vie est précaire, incertaine du lendemain. Il faut la montrer pendant qu'elle existe.

Si la colonisation européenne a marqué le cinéma africain des années 1960-1970, il se penche maintenant sur la période de l'indépendance. Annoncée par **Xala**, de Sembène Ousmane (1974), la problématique post-coloniale dénonce l'étouffement de l'Afrique par ses propres enfants. Corruption, situation de la femme, pauvreté, incurie administrative et recherche d'une véritable identité africaine sont au coeur des images.

Bonne surprise, le jury a primé les films qui nous semblent les plus intéressants du point de vue cinématographique, s'éloignant de l'habituelle condescendance pour les sujets nobles mais ficelés de telle façon qu'ils sont davantage des réquisitoires que des films, faisant plus appel aux bons sentiments qu'au plaisir cinématographique. Cette fois, le contenu fait bon ménage avec la forme.

Histoire d'Orokia, de Jacob Sou et Jacques Oppenheim (Burkina Faso), suit les traces d'une jeune femme qui ira jusqu'à tuer pour échapper au vieux riche à qui elle est promise. Les auteurs font montre d'un véritable regard de cinéastes, sans renier la tradition orale. Jouant avec le voyeurisme du spectateur (Orokia est très belle) ils établissent une distanciation qui mêle Brecht et les griots dans l'art de raconter.

Le cinéma africain — certains films — reprend à sa manière la fonction de ces conteurs publics, souvent la seule mémoire de populations majoritairement analphabètes. Un personnage du film agit aussi comme narrateur. En plus de sa présence sur l'écran, sa voix off jalonne les principaux éléments de l'histoire, à la manière d'un conteur commentant son récit en disant : « Voici comment telle chose est arrivée. »

Par son exemplarité, l'histoire d'Orokia devient celle de la Femme africaine, abattant un travail incessant tandis que les hommes, assis à l'ombre, se reposent et la convoitent comme une marchandise.

En Afrique, les enfants aussi triment dur. Les deux jeunes garçons et la petite fille de **Nyamanton (la Leçon des ordures)**, du Malien Cheick Oumar Sissoko, en font l'expérience. Trop pauvres pour payer l'école, ils se font vidangeurs. Avec un tel sujet, on pouvait s'attendre au pire, car l'enfant, surtout pauvre, se vend bien au cinéma. Le film est une réus-

site, avec un sens aigu du détail humain qui rappelle les meilleurs moments du néo-réalisme italien, avec un humour corrosif qui empêche l'effet lacrymogène à la De Sica. Malgré les conditions de vie précaires, il se dégage du film une volonté de vivre plus forte que la résignation.

Jean-Marie Téno, du Cameroun, est un jeune loup assoiffé de cinéma. Ses courts métrages explosent d'une jubilation évidente à l'égard du médium : montage, contrepoint image/son, humour, réflexion intimiste et films d'archives se mêlent à un rythme effréné. En 13 minutes, **Hommage** aborde autant de sujets et utilise plus de procédés cinématographiques que bien des longs métrages, et ce, avec des moyens minimaux. Pas de redondance chez Téno, mais la puissante envie de dire, de montrer par tous les moyens possibles.

Il faut espérer que ces films dépassent la carrière ponctuelle d'un festival. Depuis une vingtaine d'années on découvre par intervalles le cinéma africain, puis c'est la désertification. La dernière génération est comme les enfants de **la Leçon des ordures**, lucide, mature et débrouillarde mais disposant de peu de moyens. S'ils ne peuvent montrer leurs films, c'est une génération perdue, pleine de potentiel mais négligée par un système implacable. Cheick Oumar Sissoko, lors d'une rencontre publique, a d'ailleurs lancé un appel aux distributeurs et spectateurs, les invitant à consommer des images africaines. Mais les distributeurs locaux potentiellement intéressés n'ont pas les moyens de la Paramount, faut-il encore une fois reprendre le travail à zéro pour vendre un film ? Le prix juste, ce n'est pas juste un prix. Il y a une demande, le festival refusait du monde tous les soirs. Les Journées du cinéma africain sont l'amorce d'un dialogue continu. ■

« Par rapport à la situation très critique de sous-développement culturel et économique que vit le cinéma africain, la responsabilité des États est indiscutablement prédominante. En effet, seule la prise de décisions judicieuses sur les plans juridique, législatif et réglementaire des décideurs publics pourrait opérer une transformation de l'environnement cinématographique. Il est réellement affligeant de constater comment, dans leur immense majorité, les gouvernements africains ne semblent pas vouloir se persuader que le secteur du cinéma réclame d'être organisé, structuré, soutenu, développé, tout comme le secteur hospitalier, l'hôtellerie ou les transports. »
(Gaston J. M. Kaboré, réalisateur du Burkina Faso, Programme des Journées du cinéma africain, édition 1987)